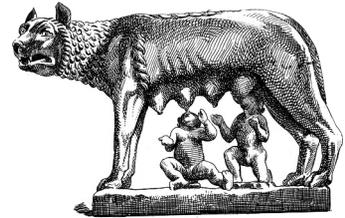


Des origines mémorables

■ *Comment les Romains de la République se représentent-ils la genèse de leur Cité ?*



1. La Louve (Musée du Capitole, bronze sans doute étrusque, première moitié du V^e s. av. J.-C. ; les jumeaux ont été ajoutés à la Renaissance)

Quelque haine que la République ait constamment manifestée à l'égard du régime monarchique, elle a conservé précieusement le souvenir de la période royale ou plutôt elle l'a réinventé, non seulement pour s'en démarquer, mais aussi pour offrir à ses instances la légitimité d'un enracinement dans un lointain passé. Aussi cette histoire de la première Rome n'est-elle pas donnée comme balbutiante et méprisable, mais se voit au contraire parée de toutes les séductions du mythe.

La tradition fixe la fondation de la Ville en 753 av. J.-C. et rapporte que les rois se sont succédé jusqu'en 509 av. J.-C. L'histoire de la période royale est difficile à connaître : les Anciens ne nous ont laissé qu'une version légendaire qu'il faut confronter aux réalités archéologiques. La question des origines de Rome a connu un renouveau depuis une trentaine d'années, grâce à la reprise des fouilles sur le site même de Rome, grâce aussi aux apports de la linguistique et de l'anthropologie. Le dossier est, à l'heure actuelle, toujours ouvert et continue de susciter débats et controverses.

I. L'exaltation d'un passé glorieux

A. Un récit légendaire

1. Les sources

La grande difficulté à laquelle on se heurte lorsqu'on veut dresser une histoire des origines de Rome, c'est l'**absence presque totale de sources écrites contemporaines** de la supposée fondation de la Ville (nous n'avons que de rares inscriptions, souvent lacunaires et difficilement exploitables). Les textes dont nous disposons sont donc postérieurs de plusieurs siècles aux événements qu'ils évoquent et reposent essentiellement sur une tradition orale.

C'est l'historien romain Fabius Pictor qui, à la fin du III^e s. av. J.-C., relata le premier les origines de Rome, mais seuls subsistent quelques fragments de ses *Annales*, que nous ne connaissons qu'indirectement. Il devait au demeurant exister déjà à cette date une **tradition sur les origines de la Ville** puisque Tite-Live évoque une statue érigée à Rome en 296 av. J.-C. qui représentait Rémus et Romulus allaités par la louve. D. Briquel et A. Grandazzi ont du reste démontré que les premiers éléments de cette légende sont décelables dès le VI^e s. av. J.-C. (à cette époque certains lieux, au forum notamment, étaient déjà honorés comme gardant le souvenir de Romulus).

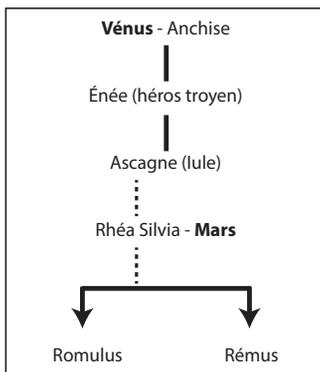
Toutefois, les récits qui nous sont parvenus dans leur intégralité ne datent que de la fin de la République et du début de l'Empire. Ils sont l'œuvre d'historiens ou de poètes latins (Tite-Live et le premier livre de son *Ab Vrbe condita*; Virgile et l'Énéide) ou d'historiens grecs (Denys d'Halicarnasse et ses *Antiquités romaines*; Plutarque et ses *Vies de Romulus et de Numa*). Tous ces auteurs ont donné au récit des origines sa **forme officielle**, version qui s'est imposée en raison du prestige dont ils jouissaient.

Il est pourtant nécessaire d'**adopter la plus grande prudence à l'égard de ces récits**, pour plusieurs raisons. Il y a d'abord le décalage entre le moment de leur rédaction et les événements qu'ils relatent, décalage qui peut être source de déformations en tout genre. Il faut également prendre en compte la tentation de l'étiologie à laquelle cèdent souvent les Anciens, qui consiste à vouloir fournir une explication et associer un personnage fondateur (supposé historique et non mythique comme en Grèce) à toute réalité sociale, politique ou religieuse. Il faut enfin tenir compte des anachronismes résultant de la volonté des auteurs de mettre en rapport les événements qu'ils relatent avec l'actualité. C'est particulièrement vrai pour la fin de la République et le Principat : après l'épreuve des guerres civiles, le passé originel de la cité est glorifié comme une sorte d'Âge d'or. L'histoire des commencements, telle que la réécrivent les auteurs latins, est supposée révéler déjà la grandeur d'une cité qui est appelée à gouverner le monde.

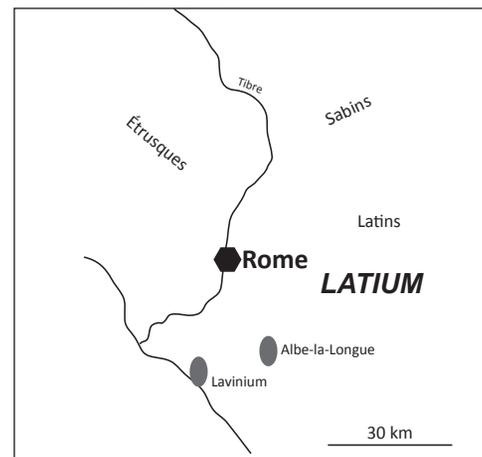
2. Ce que dit la tradition

• Romulus

2. Généalogie de Romulus



3. Cadre géographique du récit des origines



4. Naissance de Romulus

Est-il une autre nation qui ait une origine aussi éclatante, aussi célèbre dans le monde entier, que la fondation de notre cité par Romulus, fils de Mars ? Nous devons en effet respecter une tradition qui a le privilège de l'Antiquité et qui surtout est pleine de sagesse, et penser avec nos ancêtres que les bienfaiteurs du genre humain méritent la réputation non pas seulement d'avoir un esprit divin, mais d'être issus du sang des dieux. On rapporte donc que Romulus, aussitôt après sa naissance, fut exposé avec son frère Rémus sur les bords du Tibre par l'ordre d'Amulius, roi d'Albe, qui craignait de voir un jour sa puissance ébranlée. Allaité près du fleuve par une bête sauvage, l'enfant fut bientôt recueilli par des bergers, qui l'élevèrent dans les travaux et la rudesse des champs.

Cicéron, La République, 2, 2, 4; trad. adaptée de l'édition C. Nisard, 1869.

Les Romains se sont donné, pour plus de prestige, des **origines troyennes**. Après avoir quitté sa cité de Troie incendiée par les Grecs, Énée, fils d'Anchise et de Vénus (doc. 2), se serait lancé dans un long périple en Méditerranée (raconté notamment par Virgile dans l'Énéide) avant d'accoster dans le Latium où il aurait épousé Lavinia, fille du roi Latinus, et fondé Lavinium (doc. 3). Son fils Iule (ou Ascagne) serait à l'origine de la création d'Albe-la-Longue, cité sur le trône de laquelle on retrouve, une douzaine de générations plus tard, Numitor, grand-père de Romulus. Ce roi aurait été illégalement chassé du pouvoir par son frère cadet Amulius qui aurait tué ses neveux et imposé à sa nièce, Rhéa Silvia, de devenir vestale (prêtresse de Vesta vouée à la chasteté), pensant ainsi empêcher qu'elle ait une descendance qui pourrait un jour revendiquer ses droits. Or à la suite d'une union avec le dieu Mars, Rhéa Silvia donne naissance à des **jumeaux, Rémus et Romulus** (doc. 4). Amulius décide de se débarrasser d'eux en les plaçant dans une corbeille qui est jetée dans le Tibre. Mais les nouveau-nés échappent à la noyade : la corbeille, portée par le fleuve, s'échoue sur la rive qui borde le Palatin ; les jumeaux sont alors adoptés par une louve qui les nourrit de son lait (doc. 1), avant qu'ils ne soient recueillis par un berger, Faustulus. Parvenus à l'âge adulte, ils remettent leur grand-père Numitor sur le trône d'Albe puis reviennent sur les lieux de leur enfance dans l'intention d'y fonder leur propre ville.

Tout cependant dans cette légende n'est pas glorieux : l'histoire de Rome commence par **un fratricide** (et l'on a pu voir dans les guerres civiles de la fin de la République une punition pour ce crime initial). Romulus et Rémus tombent en effet en désaccord sur le choix du site précis de la future ville (la préférence de Rémus va à l'Aventin, celle de Romulus au Palatin) et surtout du chef appelé à lui donner son nom et à la diriger. Ils décident de consulter les dieux au moyen d'une prise d'auspices (observation du vol des oiseaux), mais celle-ci se révèle équivoque : Rémus voit des oiseaux (six vautours) le premier, mais Romulus en aperçoit ensuite douze. Romulus, s'estimant choisi par les dieux, trace le sillon sacré destiné à délimiter l'emplacement de la ville, sillon que son frère, sûr aussi d'avoir été élu, franchit par provocation. Il suscite ainsi la colère de Romulus qui le punit par la mort. Tite-Live propose toutefois une version plus adoucie : Rémus serait mort des suites d'un mauvais coup reçu dans la bagarre entre partisans de l'un et l'autre frères qu'auraient divisés les auspices ; Ovide imagine même que Rémus aurait été tué non par Romulus mais par un de ses compagnons qui aurait appliqué aveuglément les consignes édictées par le nouveau roi.

Quoi qu'il en soit, **Rome est née** ; nous sommes, affirme la tradition, **en 753 av. J.-C.**

Le premier roi se heurte à une difficulté majeure : la ville est fondée, mais elle ne comporte qu'un nombre réduit d'habitants (un groupe d'Albains et de Latins qui sont partis d'Albe en même temps que les jumeaux et auxquels se sont joints quelques bergers). Il décide donc d'ouvrir à Rome un *asylum*, refuge pour les étrangers, qui aurait été situé sur le Capitole. Les historiens grecs portent généralement sur cette décision un regard défavorable, car ils considèrent comme peu glorieux que la population de la Cité se soit enrichie de vagabonds et de brigands venus d'on ne sait où et d'esclaves en fuite (Denys d'Halicarnasse a tendance à gommer les aspects les plus choquants de l'épisode : voir commentaire de texte p. 34) ; l'idée de mélange ethnique et d'adoption leur paraît en outre dégradante. Mais les Romains, Tite-Live par exemple ou Florus, loin de considérer l'*asylum* avec honte, en tirent orgueil au contraire : ils y voient les prémices de la Rome intégratrice, dont ils exaltent la capacité à assimiler « l'autre » pour accroître sa puissance.

Un autre épisode de l'histoire romuléenne a pu susciter aussi des réticences, y compris chez certains Romains, en raison du caractère de brutalité qu'il revêt : **l'enlèvement dit « des Sabines »**, que relatent nombre d'historiens antiques. Quelque temps après la fondation, Romulus aurait invité les peuples voisins à participer à une fête religieuse, et les Romains auraient sournoisement profité de l'occasion pour s'emparer par la violence des jeunes filles venues assister à la fête avec leur famille. Sans doute n'y avait-il pas que des Sabines parmi ces jeunes filles mais également des habitantes des bourgades latines voisines de Rome, pourtant certains écrivains comme Cicéron ou Plutarque ont fait des Sabines les seules victimes du rapt, sans doute pour mettre cet événement en relation avec les guerres que Romulus eut à mener contre ses voisins sabins (voir *infra* p. 67). Les motifs donnés à cet enlèvement diffèrent aussi selon les auteurs : nécessité de remédier à la pénurie de femmes qui aurait conduit la Cité à s'éteindre rapidement, volonté de sceller une alliance entre Rome et ses voisins au moyen de mariages contractés par la force (force rendue inévitable par le fait que les peuples voisins n'étaient vraisemblablement pas prêts à accorder leurs filles à une cité récente et encore obscure), mais aussi et peut-être surtout prétexte à engager des guerres dans lesquelles Rome pourrait s'illustrer et par lesquelles elle pourrait s'étendre. Quoi qu'il en soit, cet épisode aboutit à une **fusion des deux peuples romain et sabin**, après une période de conflits que caractérise une extrême violence ; le roi sabin Titus Tatius se voit même associé par Romulus à l'exercice du pouvoir (avant qu'il ne soit assassiné par les habitants de Lavinium qui lui reprochaient d'avoir laissé impunis des pillages commis par ses sujets sabins sur leur territoire). L'enlèvement « des Sabines », en dépit de sa brutalité, ne détonne donc pas au sein de la légende glorieuse, dans la mesure où non seulement il fait du mélange ethnique une tradition romaine qui remonte aux origines, comme c'est le cas pour l'*asylum*, mais offre aussi un fondement à une conception typiquement romaine de la citoyenneté, conçue non pas comme le partage d'un même sang, mais plutôt comme le résultat d'une association (*societas*) à caractère juridique entre des individus d'origines très diverses. La République s'est réclamée précisément de cette définition pour étendre la citoyenneté loin hors des frontières de Rome.

En conformité avec sa naissance prestigieuse, Romulus devait voir sa fin auréolée aussi de grandeur : on rapporte qu'il disparut mystérieusement au cours d'un orage. Cet évanouissement

inexplicable laissait la voie libre à une possible **divinisation du personnage**, ce qui ne manqua pas d'être fait : le premier roi de Rome fut assimilé au dieu Quirinus, et ce au moins depuis le III^e s. av. J.-C. Tite-Live mentionne toutefois une autre version selon laquelle Romulus aurait été assassiné par les sénateurs qui ne toléraient plus son autoritarisme. Le lieu de cette mort aurait été marqué selon Festus par une « pierre noire » (*lapis niger*), qui a été identifiée à un dallage de marbre noir découvert sur le forum, sous lequel fut mis au jour un petit monument reconnu par F. Coarelli comme étant le Volcanal (ancien sanctuaire consacré à Vulcain). Ainsi Romulus-Quirinus pouvait-il patronner les activités civiques qui se déroulaient à proximité de ce lieu, en particulier la tenue des comices curiates (assemblée du peuple romain, voir *infra* p. 28), le nom de Quirinus étant lié étymologiquement aux curies.

- *Les autres rois*

L'histoire des six autres rois de Rome est plus pauvre en détails, notamment sur la période de leur vie qui a précédé leur arrivée au trône.

Le successeur de Romulus, le Sabin **Numa Pompilius**, qui accède au pouvoir à un âge déjà avancé, est un roi pacifique et religieux : il passe pour avoir fondé les différents collèges de prêtres, organisé les grandes cérémonies religieuses et réformé le calendrier (doc. 5).

5. L'œuvre de Numa Pompilius

Désormais maître du trône, Numa voulut que la ville naissante, fondée par la violence des armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la sainteté des mœurs. [...] Il pensa d'abord qu'il parviendrait plus aisément à adoucir les mœurs grossières de cette multitude et à dissiper son ignorance, en versant dans les âmes le sentiment profond de la crainte des dieux. [...] Avant tout, il divisa l'année suivant les cours de la lune, en douze mois. [...] Il établit aussi les jours fastes et les jours néfastes, car il pressentait déjà l'utilité de suspendre parfois la vie politique. Il songea ensuite à créer des prêtres, quoiqu'il remplît lui-même la plupart des fonctions qu'exerce aujourd'hui le flamine de Jupiter.

Tite-Live, 1, 19, 1-7; 20, 1; trad. adaptée de l'édition C. Nisard, 1864.

Lui succède, selon la tradition, un roi d'origine romaine, au tempérament particulièrement belliqueux, **Tullus Hostilius**, qui aurait initié des guerres contre les Sabins, contre les Étrusques et surtout contre Albe qu'il aurait détruite. C'est ici que se place le célèbre épisode des Horaces et des Curiaces : pour en finir avec un conflit sanglant, Rome et Albe décidèrent que chaque camp enverrait au combat simplement trois guerriers qui les représenteraient. Trois frères romains, les Horaces, affrontèrent donc trois frères sabins, les Curiaces ; l'avantage revint à Rome.

Le quatrième roi de Rome est un Sabin, **Ancus Marcius**, dont Tite-Live nous dit qu'il était le petit-fils de Numa Pompilius. Son œuvre apparaît plus disparate que celle de ses prédécesseurs. Comme son grand-père, il manifeste des préoccupations religieuses, rétablissant toutes les cérémonies qui avaient été négligées sous le roi précédent et instituant le rituel des fétiaux (que l'on doit respecter lors des déclarations de guerre). Il est amené aussi à engager des hostilités contre les Latins, les Sabins et les Étrusques et met le butin récupéré au service d'une politique de construction et d'agrandissement de Rome (il aurait fait édifier en particulier le premier pont

sur le Tibre). C'est lui aussi qui aurait fondé la ville d'Ostie à l'embouchure du fleuve. Il contribue enfin au développement démographique de la Cité en y installant d'importants groupes de Latins vaincus.

Commence alors le règne des rois étrusques. Du vivant même d'Ancus Marcius se serait imposé un personnage du nom de Lucumon, fils d'un Corinthien installé à Tarquinia en Étrurie (d'où le nom de Tarquin – l'Ancien – qui lui fut attribué). Ce riche immigré sut gagner la confiance du roi et sa générosité lui valut aussi l'amitié du peuple. À la mort d'Ancus Marcius, il aurait, selon Tite-Live, mené véritablement campagne et convaincu les Romains de l'élire roi. **Tarquin l'Ancien** aurait conduit de grandes guerres contre les Latins, les Sabins et surtout contre les Étrusques dont il se serait rendu maître. Il aurait réalisé grâce au butin récupéré de grands travaux urbains et notamment assaini les zones marécageuses qui existaient à Rome (par la création d'un système d'égouts au fond des vallées, la *cloaca maxima*).

La figure du roi suivant, **Servius Tullius**, est entourée de merveilleux. Il passe pour être le fils qu'une captive de Tarquin l'Ancien aurait eu de Vulcain. C'est son règne qui aurait été le plus fécond puisque Servius Tullius est considéré comme le fondateur de l'organisation politique et militaire de Rome.

Servius Tullius aurait été assassiné par son gendre, **Tarquin le Superbe**, qui devint ainsi illégalement le dernier roi de Rome. Même s'il procéda à de nombreux aménagements urbains (généralisation du réseau d'égouts notamment) et s'il offrit à Rome quelques victoires militaires décisives, il reste associé dans l'imaginaire romain à un exercice tyrannique du pouvoir (d'où son surnom de « Superbe », c'est-à-dire orgueilleux). Il aurait été chassé de Rome avant que la République ne soit proclamée en 509 av. J.-C.

B. Légende n'est pas Histoire

1. Une question toujours ouverte

À l'époque moderne, les historiens se sont divisés en deux groupes manifestant à l'égard de la légende des opinions divergentes.

Certains adoptent une **attitude fidéiste** (dans la lignée des travaux de B. G. Niebuhr, *Histoire romaine*, Berlin, 1811-1812) : ils jugent que les récits des origines, quoiqu'encombrés de déformations, présentent une certaine historicité (dans la mesure où les auteurs anciens avaient à leur disposition des documents que nous ne possédons plus et qu'ils voyaient les choses de l'intérieur, ce qui nous est impossible) et ils tentent d'en trouver la confirmation dans l'archéologie.

D'autres font preuve d'**hypercriticisme** (ou, selon les mots d'A. Grandazzi, de scepticisme) : au nom de l'époque tardive à laquelle furent élaborés ces récits des origines et de la difficulté des Anciens à se démarquer d'une tradition mythique bien établie, ils leur refusent toute valeur historique (tendance qui prévaut à la fin du XIX^e et au début du XX^e s. avec l'Italien E. Pais, *Storia di Roma*, Turin, 1898-1899). Les historiens antiques manifestaient pourtant déjà une certaine

distance critique (doc. 6) à l'égard de la légende traditionnelle (ponctuant leur narration de multiples « dit-on ») : comme le suggère Tite-Live, Mars n'aurait peut-être pas été le géniteur des jumeaux et Rhéa Silvia aurait inventé cette fable par « désir d'ennoblir sa faute ». De même, la louve (*lupa*) dissimulerait en fait une réalité prosaïque que révèle aussi Tite-Live : elle désignerait simplement Acca Larentia, mère adoptive des enfants qui, avant de devenir l'épouse du berger Faustulus, aurait été une prostituée (autre sens du mot *lupa* en latin).

6. La prudence de Tite-Live

Les faits qui ont précédé ou accompagné la fondation de Rome se présentent embellis par les fictions de la poésie, plutôt qu'appuyés sur le témoignage irrécusable de l'histoire : je ne veux ni les affirmer ni les contester. On pardonne à l'Antiquité cette intervention des dieux dans les choses humaines, qui imprime à la naissance des villes un caractère plus auguste. Or, s'il est permis à un peuple de rendre son origine plus sacrée en la rapportant aux dieux, certes c'est au peuple romain ; et quand il veut faire du dieu Mars le père du fondateur de Rome et le sien, sa gloire dans les armes est assez grande pour que l'univers le souffre, comme il a souffert sa domination.

Tite-Live, Préface, 6-7 ; trad. adaptée de l'édition C. Nisard, 1864.

Aujourd'hui, on adopte généralement une **position plus mesurée**. On considère les récits légendaires autrement que comme de simples fables, on estime qu'il faut les revisiter dans une perspective historique, en veillant toujours à ne pas leur accorder une confiance absolue. Cela ne signifie pas la fin des divisions entre historiens ou entre archéologues, car ce qui dans la légende est jugé historique par l'un peut apparaître à l'autre comme le fruit d'une reconstruction, tant est difficile la reconnaissance de l'historicité de certaines données ou au contraire leur attribution à une réélaboration postérieure.

Par ailleurs, **la tentation du fidéisme existe toujours**. Ainsi, en novembre 2007, est détectée, sur le flanc ouest du Palatin, une vaste grotte située à 16 m sous terre, au plafond décoré de coquillages, de mosaïques et de peintures. Le ministre de la Culture italien annonce lui-même avec émotion que vient d'être mis au jour le Lupercal, la grotte où la louve aurait allaité Rémus et Romulus, et les médias se font l'écho de cette extraordinaire découverte. L'archéologue Andrea Carandini émet pourtant des doutes à ce sujet, rappelant que la grotte devrait, selon les sources littéraires, se situer à l'est du Palatin et qu'il s'agit donc plutôt d'un élément du palais érigé par Auguste sur cette colline (un nymphée selon l'archéologue Fausto Zevi). Rome continue, on le voit, de se chercher des origines.

2. Des schémas connus

• Des mythes classiques

L'histoire des rois, telle que la retrace la tradition, paraît évidemment fort suspecte au regard de la place importante qu'y tient le merveilleux, mais pour une autre raison encore : elle répond à des schémas mythologiques bien connus et qui possèdent **des répondants dans d'autres civilisations**, ainsi que l'a bien montré D. Briquel.

La légende qui entoure la figure de Romulus constitue à cet égard un exemple frappant. Tout d'abord, **la naissance même de Rémus et de Romulus est merveilleuse** en raison de leur ascendance divine, visible dans leur gémellité même : aux yeux des Anciens, la naissance de jumeaux est à mettre au compte d'une intervention divine (c'est le cas de Castor et Pollux, d'Héraclès et Iphiclès et de tant d'autres). Cette filiation divine transparait également dans leur capacité inattendue à survivre à l'exposition (pratique consistant à abandonner un enfant dehors à sa naissance, lorsque le père ne le reconnaît pas) : Romulus et Rémus échappent à la noyade (comme Moïse déposé dans une corbeille de jonc sur le Nil) et à la famine grâce à l'intervention d'un animal sauvage (comme Télèphe, fils d'Héraclès et de la prêtresse Augé, nourri par une biche, et comme bien d'autres héros encore).

Leur formation est identique à celle de bien des héros. Recueillis par un berger, ils sont élevés loin de la civilisation, au sein de la nature sauvage. C'est là encore une condition qui, dans les civilisations antiques, est souvent imposée au jeune homme avant qu'il ne prenne toute sa place dans la société (comme le révèle la pratique de la cryptie à Sparte, épreuve assignée au jeune homme qui est provisoirement exclu de la société et doit assurer sa survie seul au sein de la nature). Cette formation initiatique des jumeaux s'achève en outre par un premier acte glorieux : informés de leur origine, ils rétablissent leur grand-père sur le trône d'Albe (on peut songer à d'autres révélations héroïques, tels les exploits qu'accomplit le jeune Thésée).

À partir de là, comme dans bien d'autres récits, une **distinction s'établit entre Romulus et Rémus**. Ils choisissent deux sites différents pour fonder leur future ville : Rémus opte pour l'Aventin, mais Romulus lui préfère le Palatin, lieu de l'allaitement miraculeux par la louve. Là encore, on retrouve un motif fréquent des récits de fondation : il n'est pas rare que le ou les fondateur(s) soi(en)t guidé(s) par un animal messager des dieux (chez les Sabins, les jeunes gens qui quittaient leur cité pour s'installer ailleurs étaient, dit Strabon (doc. 7), guidés par un taureau) ; dans le cas des jumeaux, le loup apparaît l'animal le plus approprié car lié à Mars. La disparité s'accroît entre les deux frères lors de la prise d'auspices où chacun reçoit des signes différents. Romulus l'emporte finalement sur Rémus par le fratricide, ce qui renvoie au motif littéraire des frères ennemis

7. L'animal-guide

Il existe encore, relativement aux Samnites, une tradition selon laquelle les Sabins, depuis longtemps en guerre contre les Ombriens, avaient, comme certains peuples grecs en pareille circonstance, fait le vœu de consacrer aux dieux tout ce qui serait produit dans l'année. Ayant vaincu leurs ennemis, ils offrirent en sacrifice une partie de leurs récoltes et consacrèrent le reste aux dieux. Mais cet acte ayant été suivi d'une disette, quelqu'un leur dit qu'il fallait aussi consacrer leurs nouveau-nés. Ils s'exécutèrent donc et vouèrent à Arès les enfants qui étaient nés dans l'année. Devenus des hommes, ceux-ci décidèrent d'émigrer et mirent à la tête de leur troupe un taureau. Quand ils furent arrivés dans le pays des Opiques qui vivaient alors par bourgades, voyant que le taureau se couchait, ils chassèrent les habitants et s'installèrent à leur place. Quant au taureau, conformément à l'ordre des devins, ils le sacrifièrent à Arès qui le leur avait donné pour guide. [...] Après les Samnites viennent les Hirpins, qui sont, eux aussi, de souche samnite. Leur nom vient de ce qu'un loup les conduisait quand ils durent émigrer, car les Samnites nomment le loup *hirpos*.

Strabon, 5, 4, 12; trad. F. Lasserre, CUF, 1967.

et rappelle le destin connu par d'autres jumeaux (comme Abel et Caïn). Ce meurtre, dont on a souvent pensé que le récit en avait été inspiré par la malveillance des ennemis de Rome, s'inscrit en réalité dans une logique symbolique : en franchissant le sillon romuléen, Rémus a montré qu'il ne reconnaissait pas la séparation nouvelle entre nature et civilisation. Romulus se charge donc d'éliminer l'intrus, quand bien même il serait son frère, en ce qu'il s'est révélé incapable de s'adapter à la vie en cité.

On a donc une **forme tout à fait classique de récit de fondation de cité** et les parallèles évoqués doivent évidemment nous alerter sur le caractère potentiellement artificiel du récit tel que nous le connaissons.

- *Un schéma indo-européen*

On peut en outre déterminer dans le récit légendaire des origines la mise en œuvre de structures narratives qui relèvent d'une lointaine tradition indo-européenne.

Comme l'a montré G. Dumézil, les Indo-Européens classaient les fonctions sociales en **trois domaines primordiaux** obéissant à une stricte hiérarchie : supérieur aux autres était le domaine de la souveraineté et du sacré, immédiatement au-dessous se trouvait celui de la guerre et, au niveau le plus bas, celui de la production et de la fécondité. À cette tripartition correspondent trois groupes humains : rois et prêtres, guerriers, producteurs.

Ce schéma semble bien s'appliquer à la légende du premier roi de Rome dont les actes obéissent à une identique distribution : Romulus qui, fort de l'assentiment divin manifesté dans les auspices, fonde sa ville selon les rites fait figure de prêtre et représente la première fonction, qu'il illustre aussi par son tempérament autoritaire ; lorsqu'il protège la nouvelle cité en éliminant physiquement son frère, il prend l'aspect d'un guerrier (rôle qu'il endosse au sens propre lors de l'affrontement contre les Sabins) et assume la deuxième fonction ; lorsqu'il s'efforce de peupler sa ville et d'assurer sa survie en garantissant une descendance à ses habitants, il manifeste des préoccupations qui le rattachent à la troisième fonction.

On peut assez facilement, à la suite de G. Dumézil, **retrouver dans les figures royales qui succèdent à Romulus la trace de ces trois fonctions** : la première se rencontre chez Numa Pompilius, roi religieux ; la deuxième est illustrée par Tullus Hostilius, roi combattant (dont la geste a été mise en relation par D. Briquel avec le mythe indien d'Indra, dieu guerrier) ; la troisième enfin s'incarne en Ancus Marcius, roi qui assure la prospérité et le peuplement de la Cité. L'on pourrait aussi identifier ces trois fonctions dans certains épisodes ayant trait aux rois étrusques.

De tels schémas doivent évidemment être maniés avec la plus grande prudence : l'on a rappelé que dans d'autres civilisations non indo-européennes les trois fonctions mises en évidence par G. Dumézil sont aussi représentées. Il n'empêche que le recours à ce schéma tripartite est révélateur de la manière dont les Romains ont conçu la naissance de leur cité : ils y voient, comme l'a souligné D. Briquel, le commencement d'un monde et construisent le **récit des origines comme une cosmogonie**, ce qui, là encore, nous place du côté du mythe et non pas de l'Histoire.

3. Les « mensonges » du mythe

Une méfiance raisonnable s'impose donc, qui amène à remettre en doute quelques points essentiels de la légende royale.

Tout d'abord, la **date attribuée à la fondation de Rome**, 753 av. J.-C., semble devoir être révisée. Cette date n'était pas la seule à circuler dans le monde romain et d'autres étaient proposées, telle 814 av. J.-C., date de la fondation de Carthage, si bien que les deux cités auraient eu la même ancienneté. La date de 753 ne s'est imposée que tardivement (à la fin de la République, chez Varron). Elle a été obtenue de manière approximative à partir d'une autre, elle un peu plus assurée, celle de l'avènement de la République en 509 av. J.-C. C'est en référence à la tradition qui supposait au nombre de sept les rois de Rome qu'a été calculée la durée de la période royale en évaluant approximativement à trente-cinq années le règne de chacun de ces rois. Un tel calcul ne présente aucune fiabilité parce que trente-cinq années de règne constitue sans doute une durée trop élevée eu égard à l'espérance de vie de cette époque, mais aussi parce que le chiffre de sept rois (doc. 8) est une pure hypothèse : il est probable qu'il y en eut davantage et le chiffre sept pourrait avoir été retenu pour sa valeur symbolique. La date de 753 av. J.-C. repose donc sur des éléments qui n'ont aucune valeur historique.

8. Les dates traditionnelles de règne

Romulus 753-716

Numa Pompilius 715-673

Tullus Hostilius 672-641

Ancus Marcius 640-617

Tarquin l'Ancien 616-579

Servius Tullius 578-535

Tarquin le Superbe 534-509

La **chronologie des épisodes de la légende**, qui suggère une filiation de Lavinium à Albe et d'Albe à Rome, est également à revoir car elle ne correspond en rien à la réalité archéologique : si les fouilles confirment une certaine primauté de Lavinium et d'Albe à haute époque et attestent la présence de cultes fédéraux auxquels s'associait Rome (ou du moins les populations qui vivaient sur son site, car la cité n'existait peut-être pas encore en tant que telle), elles ne confirment nullement l'antériorité de Lavinium sur Albe, bien au contraire, ni même surtout leur antériorité par rapport à Rome. La succession des fondations se voit dès lors privée de tout crédit.

Le **rituel de fondation** lui-même (prise d'auspices, tracé d'un sillon primordial) s'avère sujet à caution car sans doute anachronique. Romulus aurait, selon la légende, suivi les indications de spécialistes venus d'Étrurie, mais il semble que les Étrusques n'aient pas eu recours à ce genre de rituel avant la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. ; d'ailleurs, la pratique romaine de tels rites n'est attestée avec certitude que pour une date bien plus basse, au moment de la déduction de colonies. On a donc là un exemple de reconstruction tardive, à la lumière des usages qui avaient cours au moment où la légende fut élaborée.

Il faut également s'interroger sur la **place que prirent les Sabins dans le gouvernement de Rome** sous le règne de Romulus. La mobilité des populations à date ancienne ne rend pas incongrue la présence précoce de Sabins sur le site de Rome, mais cela ne veut pas dire qu'ils aient joué un rôle effectif aux premiers temps de la Cité. À cet égard, l'association de Titus Tatius au pouvoir